
Le mensonge

On peut mentir en disant la vérité dit Stepan Trofimovitch dans *Les Possédés*. La perception du mensonge renvoie nécessairement à celle de la vérité. Mais dans quelle mesure vérité et mensonge ne sont pas mélangés ? Montaigne, dans ses *Essais*, rappelle la distinction faite par les grammairiens entre dire le mensonge et mentir. Seul ce dernier serait un défaut.

En réalité, derrière le mensonge, entendu comme un discours qui s'éloigne sciemment de la vérité, le plus important réside dans l'intention de mentir. Mais cette intention cache également une autre distinction entre le fait de pouvoir mentir et celui de vouloir mentir. Le mensonge est donc riche d'ambiguïtés. Considéré comme un péché par les religions du Livre, le mensonge est pourtant originel à l'image des mythes fondateurs. Décrié par une société soumise au droit et soucieuse de transparence, le mensonge est au cœur de l'action économique et de l'échange.

Le mensonge entretient donc une relation permanente mais qui a évolué : valeur absolue (I), il est toujours un instrument source d'illusion (II).

I – Valeur absolue : le mensonge est un péché qui a été laïcisé

Le mensonge est d'abord une valeur. D'origine religieuse (A), l'interdit qui l'a frappé a été maintenu dans une société devenue laïque et de plus en plus soumise au droit (B).

A - Le mensonge, un péché absolu

Le mensonge est un péché qui ne souffre pas de dérogations possibles. Il dévalorise l'être humain et l'action de ce dernier.

Les religions et notamment la morale judéo-chrétienne ont érigé le mensonge comme l'un des principaux péchés véniels de l'être humain. A la base, amasser une fortune nécessite souvent de cacher son argent. Ce souci de cacher et de mentir sur ses richesses est l'un des thèmes de l'Avare de Molière. L'historien Jean-Noël Jeanneney, dans *L'argent caché : milieux d'affaires et pouvoirs politiques dans la France du XIX^e siècle* rapporte le cas d'André Citroën qui disait dans les années 20 qu'il dressait trois comptes : un pour le fisc, un pour les banquiers et un pour lui-même. Les récentes affaires qui ont ébranlé le milieu du « consulting financier », comme l'affaire Enron en 2001-2002, renvoient à l'habituelle question de la confiance dans les acteurs économiques, qui dans une lecture anticapitaliste sont considérés comme des menteurs là où l'on pourrait éventuellement parler de secret des affaires.

Erigé en péché, le mensonge constitue intellectuellement un défaut : c'est en quelque sorte « l'opium du moindre effort », une fuite intérieure. On ment par facilité. Celui qui est sincère tend à refléter le donné. Recourir au mensonge est donc un acte de facilité qui éloigne de la Vérité, qui réduit la pertinence de la liberté de l'action humaine. Un philosophe comme Vladimir Jankélévitch a pu souligner la nature de la dialectique du mensonge qui se réduit finalement à un abus de pouvoir propre aux « consciences adultes » (*Du mensonge*). Mais c'est un acte absolu : celui qui ment, qui développe une conscience menteuse, est supérieur au véridique car il peut, pour reprendre les termes de Platon dans *l'Hippias mineur*, « l'un et l'autre ». Seul le fort peut s'offrir le luxe d'être faible. Le mensonge ne sera alors perçu positivement qu'en qualité de ruse, celle d'un Ulysse par exemple. Les deux actions sont marquées par une intention trompeuse, ce qui les distingue de l'erreur. Cette intention, expression de la liberté humaine, du vouloir (*l'anîmi sententia* de Saint Augustin, c'est-à-dire d'une disposition de la conscience humaine et non pas un fait extérieur) est donc une atteinte à toute forme d'innocence. Le premier mensonge chez l'enfant est à cet égard un acte essentiel. En tout état de cause, ce qui fait le menteur c'est la croyance conclut Saint-Augustin dans son *De Mendacio*.

Avec la sécularisation des sociétés, cette permanence de l'intentionnalité va justifier une interdiction juridique et morale.

B - Le mensonge laïcisé reste un interdit

Même dans une société moderne, le mensonge revêt une forme d'interdit que ce soit sur un plan juridique comme moral.

Juridiquement, le mensonge n'est pas admis par la société moderne. La société moderne a consacré certaines valeurs collectives autour d'une relative transparence. Dans le prolongement de la théorie néoclassique, la concurrence doit être pure et parfaite. L'un des axiomes exigés dans le modèle conçu par l'économiste Hicks est notamment la transparence. Les acteurs économiques ne doivent pas être trompés dans leurs choix afin d'être guidés par leur seule rationalité. Le règne de la Raison au sein de la société moderne après avoir écarté tous les mensonges spirituels ne saurait admettre le recours à des mensonges mêmes mineurs. La conclusion d'accords entre des parties ne doit pas être entachée de tromperies et autres manifestations de ce genre. L'Etat a au demeurant développé son rôle d'Etat gendarme en instituant des services dont la première mission est d'éviter le mensonge : services de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes veillent notamment à la publicité mensongère, à toutes les formes de « supercherie »...

Le droit est associé à cette exigence. Certaines techniques de procès commencent par l'engagement de ne dire que la vérité et seulement la vérité. Il est vrai que cette exigence se retrouve dans des systèmes juridiques mêlés à des considérations de morale.

Moralement, le mensonge est toujours considéré comme un péché certes sécularisé.

Le mensonge est toujours perçu négativement. Même si la société s'est laïcisée, elle attache de l'importance au respect de certaines valeurs. La conception bourgeoise régulièrement dénoncée par des écrivains comme des cinéastes n'admet pas dans la vision du modèle familial qu'il y ait tromperie. L'adultère a souvent été considéré comme un mensonge vis-à-vis du couple comme de la société (Billy Wilder en a fait un de ses thèmes de prédilection à travers des films graves comme ou plus légers comme *7 ans de réflexion*). Cette exigence trouve sa parfaite illustration dans les affaires qui ont touché l'Amérique dans les années 70 (le Watergate) ou 90 (l'affaire Monica Lewinsky). L'opinion publique relayée par les contre-pouvoirs, notamment médiatiques, a davantage reproché à leurs représentants politiques d'avoir menti, les questions de fond étant jugées moins primordiales.

Cette perception du mensonge comme interdit n'est pas sans soulever certaines interrogations (le mensonge existe) ou souligner certaines ambiguïtés (la lutte contre le mensonge érigée en vertu n'est elle pas sans dangers ?).

II – Des mensonges au Mensonge : de nécessité, en faire une (fausse) vertu ?

Le mensonge, justifié, se multiplie et se nuance : ruse, petit mensonge, il reste alors un instrument incontournable (A). Pour autant, cette instrumentalisation n'est elle pas source d'une nouvelle illusion ? Source de fantasme, le mensonge reste toutefois une illusion (B).

A - Un instrument incontournable

Le mensonge est parfois une nécessité dans une société de compétition et d'intérêts, qu'ils soient individuels ou généraux. Il est incontournable.

La compétition moderne renvoie à la nécessité pour les uns et les autres de se dépasser mutuellement. Le mensonge est conçu alors comme un moyen qui justifie une fin. Le mensonge devient il alors relativement acceptable dès lors que la fin justifie l'engagement de moyens altérant une vérité partielle et ce pour atteindre la Vérité ? Les animaux qui jouent sur leurs apparences pour attirer leurs proies le font bien par nécessité de survie. L'animal doué de raison et de langage qu'est l'être humain placé dans la cité politique utilise également le mensonge sous différentes formes. La ruse, la manipulation constituent alors autant de facettes acceptables en partie pour assurer cette survie politique. Nicolas Machiavel dans ses leçons au *Prince*, écrits dans un contexte de survie à la fois personnelle et collective (les cités italiennes de la Renaissance étaient la proie d'une compétition à l'échelle européenne avec l'envoi de mercenaires et de condottiere), invite le prince à jouer de la loi et de la force en s'inspirant à la fois du renard et du loup.

Cette instrumentalisation se vérifie aussi bien sur un plan individuel que collectif. L'intérêt particulier peut jouer du mensonge. Il revêt parfois une utilité (les petits mensonges de famille révélés à l'enfant devenu adulte) à court terme. Mais il est souvent dangereux. Le dopage, permettant à des sportifs de haut niveau de supporter une compétition, n'est pas sans effets à plus ou long terme. Le mensonge est aussi une nécessité. Le résistant emprisonné qui ment sur les activités de son réseau est auréolé de vertu. Ce mensonge là dépasse l'intérêt individuel pour se confondre avec les intérêts généraux. L'intérêt général repose en effet parfois sur le mensonge. Le mensonge d'Etat, le mensonge collectif est nécessaire. Il faut mentir pour préserver la cohésion d'un groupe. Ce mensonge devient alors un instrument de pouvoir. La Raison d'Etat, incarnée par des Richelieu, Mazarin, légitime le mensonge au nom d'un intérêt collectif qui dépasse les contingences individuelles. Certains historiens en viennent à douter de la vérité historique rapportée par le Pouvoir. Le faux d'Henry constitue un moment clé dans l'affaire Dreyfus.

Le mensonge s'avère ainsi utile et incontournable. C'est un moyen servant une fin à l'image des trucages nécessaires au montage d'un film. C'est aussi une nécessité pour permettre de gagner une bataille par un mensonge tactique que l'histoire militaire enseigne de manière récurrente (de Guderian et ses panzers par les Ardennes au général Swcharzkopf lors de la guerre du Golfe en 1991). Mais il est devenu incontournable par la nature même des relations humaines fondées sur l'échange : le don, qui sous-tend une réciprocité est un premier mensonge avant d'évoluer dans le marchandage qui repose sur une loi dialectique de l'offre et de la demande et qui veut que le vendeur surestime sa marchandise alors que l'acheteur affecte de ne pas attacher au bien convoité une envie particulière. L'essor du capitalisme repose notamment sur le mensonge, instrument des capitaines d'industrie, à l'image de ces « *robbers barons* », les barons pillards, décrits par l'historienne Marianne Debauzy dans *Le capitalisme sauvage aux Etats-Unis, 1860-1900*, preuve, s'il en fallait une du darwinisme social au nom d'une certaine «*évangile de la richesse* » (Andrew Carnegie et *L'Évangile de la Richesse*, 1899).

B - La (fausse) vertu du Mensonge

Le mensonge devient un objet de fantasme qui maîtrisé constitue un nouveau référentiel moral. Il reste toutefois une illusion nécessaire.

Le mensonge n'est pas sans susciter certains fantasmes sur la modernité.

La société moderne est souvent perçue comme une manipulation. Le mensonge régnerait à travers différents symboles aisément associés à la société moderne : la consommation, illustration de cette société de simulation trompe le consommateur, objet d'un marketing ciblé qui manipule ses désirs et ses envies. Mais cette société médiatisée peut aussi apparaître comme une société reposant sur le mensonge. Le média dévie le message et donc dévie la part de vérité de ce dernier. Tout devient mensonge ce qui n'est pas sans constituer un paradoxe dans la mesure où l'histoire de l'humanité est placée sous le signe de la «*volonté de vérité* » analysé par Michel Foucault dans la *Volonté du savoir* : il

s'agit de dépasser les apparences dans un sens du progrès continu. Le mensonge devrait par conséquent se réduire progressivement. Or, tel n'est pas le cas. Certains comme Ivan Illitch, analysant les effets contre-productifs de la société moderne ont pu donner raison à une lecture néo-marxiste qui voit dans l'avènement de la Raison une dialectique mensongère. Dans le cadre de l'école de Francfort, des auteurs comme Adorno et Horkheimer dans *La Dialectique de la Raison* ou Jurgen Habermas notamment dans *La technique et la science comme idéologies* ont développé une analyse critique de cette modernité. Dans ce dernier, paru en 1968, Habermas analyse les promesses de libération offertes par la science avec le Siècle des Lumières puis par la Technique avec la Révolution industrielle comme des mensonges. L'homme n'a pas gagné en libération mais son aliénation s'est faite au profit d'une catégorie de personnes. Le mensonge est une éternelle manipulation, ouvrant là aussi de nouvelles perspectives sur le Mensonge.

Devant ces risques, à l'image de l'affaire de la vache folle, le mensonge a vu émerger un « marché du mensonge » constitutif d'une certaine maîtrise de ce mal moderne. *Ethics pay* : l'éthique améliorerait la production, l'éthique enrichirait les relations humaines. Le thème du *business ethics*, mode de l'intérêt bien compris, a trouvé par exemple son illustration dans la mise en place de centre de réflexion morale mis en place par des Jésuites à Wall Street. En fait, une fois qu'on a compris qu'on ne pouvait se passer de morale, la tentation est de la mettre partout. Il en va de même du mensonge.

Le mensonge est toujours une illusion.

Le mensonge est une solution de facilité qui tend à être une ligne de moindre résistance. A la différence de la sincérité, le mensonge reporte à plus tard l'effort de transparence ou « le moment de vérité ». Mentir c'est renoncer aux avantages plus lointains que la véracité nous vaudrait pour les bénéfices prochains que le mensonge assure. En 1938, les accords de Munich reviennent à se mentir à soi-même et à l'opinion publique. Mais c'est également la tendance à un moindre effort de pensée. Le mensonge s'oppose en quelque sorte à l'objectivité ou à l'impartialité.

Dans la société moderne, le mensonge, rendu encore plus nécessaire par la médiatisation et la vitesse, tend à devenir la ligne de moindre résistance. En échange d'une satisfaction immédiate, c'est l'abandon d'une certaine exigence. Mais comme toutes les illusions, le mensonge est tôt au tard mis en difficulté. Comme le dit si bien Jankélévitch, c'est une construction que l'on peut rapprocher du château de cartes mis à terre à terme. Cela dépend en fait de la vérité ou des vérités. Copernic et Galilée furent accusés d'avoir menti. Mensonge d'un temps donné, vérité d'un autre temps, aurait pu dire Montaigne. Ce sentiment d'illusion reste néanmoins nécessaire car l'homme ne saurait se passer de fables, qui sont un mensonge littéraire.

Le mensonge, même considéré comme un péché est utilisé. Le nier reviendrait à mentir à soi-même. Est-ce pourtant une solution de considérer qu'il y a des petits et des grands mensonges ?

En réalité, l'essentiel tient à l'intention de mentir. Cette intention renvoie au système social (partagé entre l'interdit et la régulation qu'offre le mensonge) et à l'autorité. Sa maîtrise est limitée, encadrée comme tous les interdits. Ce qui en revanche paraît essentiel est la conscience des risques qu'il y aurait à ériger le mensonge comme méthode ou comme règle. La recherche de la vérité et de manière plus générale le progrès ont besoin du mensonge comme de son contraire.

Mal à la fois classique et romantique, le mensonge est désormais un mal moderne. Il doit être accepté comme tel par l'homme qui ne peut s'en passer. Si c'était le cas, ne serait ce pas son dernier mensonge ?